

Pauvre femme qui se croyait guérie et qui se plut à lire sans cesse ces lignes qui lui disaient qu'elle était malade ! Plus elle voulait chasser ces pensées, plus elles avaient pour tourmenter son cœur et lui faire de nouvelles blessures. Elle passa les nuits et les jours à songer à tout ce qui s'était passé entre elle et William, aux émotions qui avaient rempli ce court espace de temps qui était toute sa vie, même de loin elle voyait clairement que le conte se trompait et que le duc ne l'aimait pas. Ne l'avait-il pas laissé partir, tandis qu'il avait paru après l'Ombra ?

Cette fatale étude d'un amour étrange lui fit perdre le sommeil et sa force de volonté ; la pauvre enfant tomba dans la langueur, dans l'indifférence de toute chose. Elle pâlit comme la fleur qui n'a plus d'air ni de soleil.

— Tu me feras mourir de ton chagrin, lui disait Barini, à quoi ? tu as à tes pieds la cour, la ville, et tu pleures en froid Anglais, quand nul homme n'est digne de tes larmes. Il y a là-dedans de la sorcellerie, aussi ai-je dû brûler des cierges pour ta délivrance. Écoute, tu ne peux pas vivre dans la solitude avec un ignorant tel que moi. C'était bon quand le prince était là, ton esprit avait à qui parler. . . . Partons, allons où il te plaira. Malgré mon âge, je suis de force à parcourir le monde.

Le vieillard insista tellement qu'il obtint de l'indifférence de la jeune femme qu'elle louerait un hôtel à Naples, à face du golfe ; elle se laissa conduire. Que lui importait ? Cependant le changement fut une distraction de quelques jours ; quand elle vit la mer briller sous le soleil, qu'elle entendit les cris joyeux du peuple, elle remercia son vieil ami de lui avoir fait quitter Alpino, mais bientôt elle retomba dans l'ennui si funeste à la jeunesse, en refusant d'aller au théâtre, de visiter les musées, passant des heures dans les églises à prier et à pleurer.

Un jour, elle rentra si agitée que Barini en fut alarmé. Qu'était-il arrivé, qu'avait-elle appris pour la troubler à ce point ? Il allait le lui demander, quand Minia lui fit en l'entraînant sur le balcon.

— Regarde là-bas à gauche.

Un grand papier jaune s'étalait sur le mur voisin, il annonçait qu'un festival serait donné par les premiers artistes italiens pour l'érection de la statue du grand maestro V***.

— Ah ! je comprends, dit Barini enchanté. tu veux y assister. Je cours chercher une loge.

— Ce n'est pas ça, reprit Minia, je veux que l'Ombra chante.

— Impossible, répondit Barini d'un ton décidé. Certes, je sais que tu serais accueillie avec acclamation ; mais je n'irai pas trouver le directeur du festival.

— Eh bien ! j'y vais moi-même, dit Minia en s'avancant vers la porte.

Le vieillard l'arrêta.

— Veux-tu donc augmenter mes torts ? Ne m'as-tu pas appris que c'était te perdre ? Songe à ton rang, à ta considération . . . j'ai déjà compromis ton bonheur.

— Il n'y a plus de bonheur pour moi, reprit la jeune femme avec violence, rien ne m'empêchera de chanter. Je veux savoir si celui qui n'est pas venu voir lady Stève viendra pour entendre l'Ombra.

— Tu perds la tête. Encore cette jalousie de toi-même tout à fait incompréhensible ! elle est certainement une œuvre du démon. Ne serait-il pas plus loyal de faire venir le duc à Alpino et de chanter à la lumière du soleil, sans masque et sans tromperie.

— Tu ne vois donc pas, s'écria Minia, qu'à mon tour je veux le faire souffrir, me venger enfin ?

— Et de quoi ? De ce que cet Anglais n'a pu oublier ton incomparable talent, de ce qu'il a placé ces dons précieux au-dessus de la beauté ?

Lady Stève ne l'écoutait pas, elle était tombée assise sur le divan, le visage caché dans les coussins et pleurait. Le bruit de ses sanglots étouffés déchirait le cœur de son vieux maître, il marchait pour échapper à son émotion, mais à chaque pas il sentait faiblir sa volonté, trop nouvelle pour être forte.

— *Regina mia*, calme-toi, s'écria-t-il en pleurant avec elle. Songe, *cara mia*, que, malgré ton déguisement, ce lord peut te reconnaître. Oui, je comprends, ça te laisse bien indifférente, peut-être même le désires-tu. Non ? tu dis non ? C'est donc le plaisir du succès ? Encore non ? Que Dieu ait pitié de moi ! la vue de ma chère Minia dans la désolation m'ôte la raison. . . . Je ne sais plus que faire. . . . Tu pleures toujours. Eh bien ! au diable la prudence ! Chante. . . . Oui, tu chanteras, mon cher prodige. Moi aussi, je veux t'entendre encore avant de mourir.

Barini saisit son chapeau, le fit sauter en l'air et sortit.

Le lendemain, on lisait sur toutes les affiches le nom de l'Ombra écrit en gros caractères. La grande cantatrice se ferait entendre dans le fameux festival. Tous les journaux en répandirent la nouvelle, et l'un d'eux fut adressé à lord Whitefield.

À partir de ce moment, Minia se fit une incessante question : Viendra-t-il ? Mais l'attente du moins faisait circuler son sang, battre son cœur, elle chassa la morne langueur qui l'accablait. Dominico, son fidèle serviteur, eut l'ordre de surveiller l'arrivée des trains, sans se laisser voir.

Enfin, la veille du festival, lord Whitefield fut aperçu se rendant de la gare à l'ambassade d'Angleterre. Il était venu pour entendre l'Ombra.

À partir de ce jour, Minia s'enferma. Était-elle contente ou désolée ? Elle l'ignorait elle-même. La pensée que William était là, près d'elle, faisait courir des frissons dans tout son être. . . . Il y avait pourtant moins loin du château de Stèveville au pavillon du rendez-vous ! se disait lady Stève. Enfin, elle était triomphante de le savoir à Naples. . . . de l'avoir attiré par l'espoir de l'entendre. Elle, l'offensée, allait venger lady Stève ; elle le verrait enivré, enthousiaste, plus épris que jamais, et c'est alors qu'elle dédaignerait son amour comme il avait dédaigné le sien.

Le soir fixé pour la fête vint enfin. La brune Ombra se rendit à San Carlo. Le plancher relevé à la hauteur du théâtre, la rampe supprimée, l'orchestre presque au milieu de la salle, laissaient plus d'espace au public. Arrivée de bonne heure, Minia choisit sa place ; elle prit un fauteuil et fit asseoir devant elle Barini ; ainsi, à demi cachée et abritée derrière son éventail, elle put chercher des yeux parmi cette foule d'inconnus la seule personne qui existât pour elle en ce monde. Après avoir scruté du regard les rangs pressés du parterre, les loges eurent leur tour ; elles étaient remplies de femmes étincelantes de diamants. Vis-à-vis de Minia une loge était encore vide, celle de l'ambassadeur d'Angleterre ; la porte s'ouvrit bientôt pour laisser entrer lord et lady Lundworth et le duc de Whitefield. Le cœur de lady Stève s'arrêta, elle crut qu'elle ne pourrait plus respirer. C'était lui ! elle l'apercevait comme dans un rêve,